

48 : ARGENTINE – CHILI –
ARGENTINE :
*GRANDE BOUCLE , BELLE
AVENTURE*



*Aperçu de la Cordillère
au delà de la Pampa argentine*

Une des expéditions qui me laisse le meilleur souvenir fut celle que je fis avec ma femme lors de notre séjour argentin. Elle dura trois semaines, et nous mena de Buenos-Aires jusqu'à la Cordillère, puis au Chili et, après une descente vers le sud, de nouveau en Argentine et à Buenos-Aires. Ce genre de voyage était de ceux qui m'enchantent. Nous disposions de notre voiture, donc libres de nos déplacements, et libres de nous arrêter devant tout ce qui pouvait nous surprendre, à chaque animal vu pour la première fois, à chaque plante curieuse ou devant un beau paysage. Nous étions toujours munis de quelques provisions pour pique-niquer aux heures et endroits de nos choix. Nous avions notre tente pour nous installer, une canne à pêche pour varier nos menus et une caméra pour les souvenirs : nous étions équipés pour explorer le monde sans autre motivation que celle de nos curiosités.

Un matin nous vit prendre la direction de l'ouest, droit à travers la Pampa jusqu'à la Cordillère. Des enclos de plusieurs kilomètres carrés renfermaient des troupeaux de vaches cohabitant parfois avec des autruches. Quelques lièvres, des tatous, et de nombreux oiseaux agrémentaient le parcours.

Approchant de la Cordillère, là où la plaine commence à onduler, les sols se couvrent de taillis roux et argentés. Bientôt la chaîne andine barre l'horizon et laisse entrevoir les premiers pics neigeux.

Nous nous élevons maintenant avec le relief qui s'accroît, puis nous obliquons vers le sud en gardant la Cordillère en vue. Les ruisseaux que nous traversons sont pleins de truites qui, grillées sur des feux de bois, font nos délices. Les premiers arbres paraissent. Parfois de grands aigles ou un condor passent au dessus de nous.

Nous savions que dans cette région s'étaient réfugiés deux français qui, pendant la guerre s'étaient compromis avec l'occupant. Le premier était un constructeur d'avions connu et le second un universitaire antisémite. Ils étaient partis avec leur famille se mettre à l'abri.

Nous arrivons chez le premier un beau matin avec quelques truites que nous venons de pêcher : ce n'était visiblement

pas le cadeau à faire, car ici on en était gavé. Cet homme, sympathique malgré ses errements passés, avait été un constructeur d'avions. Il avait construit sur place une petite roue Pelton dont les aubes recevaient les jets d'eau prélevés plus haut sur un torrent : cela faisait une génératrice les alimentant en électricité. Nous sommes très courtoisement reçus ; les visiteurs devaient être rarissimes ! Après avoir passé la nuit chez ces compatriotes, nous prenons la piste qui mène à la propriété de l'autre exilé. Celui-là, était un homme de tradition, un littéraire; il s'était fait construire sa maison qui nous réservait une surprise : le salon contenait un superbe mobilier Louis XV, assez inattendu dans ces montagnes du bout du monde ! Le ménage, très religieux, avait bâti aussi une petite chapelle de style roman. Ils avaient trois enfants qui chaque matin partaient à cheval rejoindre leur école située à une dizaine de kilomètres. Sa femme, restée assez parisienne, nous expliqua que son mari, un érudit amoureux de solitude, disparaissait de temps en temps pour méditer une

semaine dans les vallées de la Cordillère

C'est le lendemain que nous partons à l'assaut de la chaîne andine.

Côté argentin la montée est assez progressive, mais côté chilien la montagne tombe de façon abrupte sur la bande côtière du Pacifique. Notre altimètre marque déjà trois mille cinq cents mètres et nous décidons de nous arrêter avant le col (depuis, un



*Etoile de mer chilienne
(côte sud pacifique)*

tunnel a rendu la traversée plus facile). Baignés de silence et de solitude, nous respirons l'air pur et raréfié des montagnes avec volupté : nous sortons de la piste et parcourons quelques dizaines de mètres un peu chaotiques avant de trouver un méplat pour dresser la tente. Assis sur un rocher nous contemplons l'immensité qui s'étale à nos pieds. La vue est

grandiose : pas de vent, pas de nuages, nous avons presque quitté la terre des hommes en nous approchant des étoiles. Devant nous brille un petit lac ; au delà, à une dizaine de kilomètres, se dresse à 6 000 mètres le sommet majestueux de l'Aconcagua, couvert de ses neiges éternelles. Ce spectacle me rappelle le drame vécu par Louis Leprince Ringuet, mon ancien professeur de physique à Polytechnique ; son fils faisait de la montagne et s'y était perdu. Leprince Ringuet qui m'aimait bien, m'avait un jour invité chez lui et m'avait montré les cartes de cette région, qui avaient été autrefois accrochées par son fils au dessus de son lit.



Tatou (pampa argentine)

La fin du jour approchant, nous allumons notre butagaz, nous dînons et nous nous glissons dans nos sacs de couchage. Nous nous endormons aussitôt sur notre silencieuse planète qui poursuit sa course dans l'espace.

Au petit matin l'aurore pointe ; le ciel est rose, la Cordillère est rose, et deux surprises nous attendent.

La première, c'est qu'un détachement de l'armée argentine est arrivé pour manœuvres de nuit et a installé son camp 5 ou 600 mètres plus bas ; ainsi, ces espaces que nous imaginions vierges s'étaient emplies de troupes dont nous entendions les clameurs assourdies par la distance. La deuxième surprise c'est qu'un léger brouillard s'était formé à la tombée de la nuit et qu'il avait gelé, de sorte que nos toiles de tente étaient devenues raides comme du contre plaqué ; il était hors de question de les replier ! Nous devons attendre que le soleil les réchauffe et marchons jusqu'au lac. Des lièvres apeurés gravissent les pentes en face. Au retour notre tente a dégelé et peut être repliée, nous regagnons la piste et franchissons le col.

Nous sommes un peu effrayés par le spectacle ! Le Chili est bien à nos pieds et la piste descend en d'innombrables bou-

cles ; mais la pente est si raide qu'entre deux tronçons séparés par les virages successifs il est impossible de voir le tronçon suivant. Nous négocions avec d'extrêmes précautions chaque épingle à cheveux; nous sommes maintenant sur les pentes du Portillo, la plus fameuse station de ski chilienne. Nous atteignons finalement la plaine et gagnons Santiago, où nous irons faire une courte visite à notre ambassadeur, dont nous connaissons la famille.



« Picos » (*crustacés chiliens vivant dans leur coquille*)

Nous commençons à rouler vers le sud parallèlement à la côte ; celle-ci est bordée au large de quelques îles à guano : des millions d'oiseaux de mer y ont accumulé leurs rejets depuis des siècles, ce qui leur a donné une couleur blanchâtre. (ces matières riches en azote ont été l'objet d'une exploitation intensive). C'est aussi le long de cette côte que vit le plus gros des oiseaux-mouches,

de la taille d'une hirondelle; nous avons eu la chance d'en voir un.

Poursuivant notre route, apparaît sur notre gauche une flèche avec l'inscription « agua caliente » ; nous nous engageons sur une piste incertaine ; nous arrivons devant un petit hôtel dont le personnel ahuri refuse de croire que nous sommes arrivés en voiture : jamais un client n'est arrivé là autrement qu'en avion.

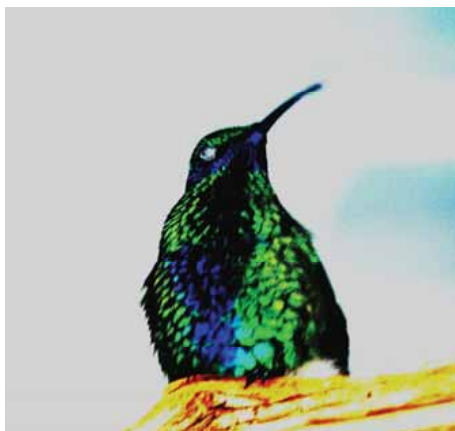
Nous souhaitons évidemment prendre un bain, et on nous demande quelle température nous souhaitons ? L'installation des bains consiste en une série de cabines de bois; l'eau arrive presque bouillante dans la première et passe successivement de l'une à autre en se refroidissant peu à peu. Chaque cabine possède son baquet en bois ; on peut donc choisir sa température en fonction du numéro de la cabine.

Nous repartons le lendemain au travers des touffes de

fuchsia sauvages dont nous constatons que les fleurs sucrées sont la friandise des petits chiliens et des oiseaux-mouches. Plus loin nous longeons une forêt d'araucarias, conifères à la silhouette préhistorique qui dressent leurs troncs droits et dénudés pour épanouir à vingt mètres un bouquet de branches raides comme des écouvillons, enrobées de feuilles triangulaires et acérées. Ces arbres auraient pu être conçus par le Douanier Rousseau. Leur nom local espagnol signifie « arbre aux singes », car ces animaux ne sauraient y grimper sans se blesser ! Mais pourquoi ce nom car je crois qu'il n'y a jamais eu de singes dans cette région ?

Le jour suivant nous traverserons quelques petits ports de pêche; on y voit sur les étalages d'étranges poissons : notamment des poissons sabres qui brillent comme des lames d'argent. Nous trouvons en cours de route un petit hôtel. On nous conduit aimablement à la chambre la plus spacieuse ; nous découvrirons que cette pièce a une particularité fâcheuse : celle d'être le passage obligé pour tous les clients désirant atteindre les chambres suivantes. Une fois couchés, nous verrons passer les voyageurs devant nous tout au long de la soirée, comme sur une scène de théâtre.

Le lendemain je sors ma canne à pêche, sur une large rivière écumeuse qui descend de la Cordillère, je lance ma plus grosse cuiller, à au moins vingt mètres : je vois un bouillon puissant se former au point de chute ; ma canne se plie à angle droit et le fil casse net ; je rêve encore au monstre que j'ai failli prendre ! Nous longeons bientôt le volcan Ossorno qui fume encore ; il est classé Parc National; un garde nous invite aimablement à passer la nuit chez lui.



L'oiseau mouche brésilien

Nous poursuivrons la route jusqu'à Puerto Montt, où elle se termine ; pour aller plus au sud, il eut fallu prendre un bateau ; mais il était temps de rentrer. Nous déjeunons de délicieux fruits de mer, notamment des « picos », curieux crustacés au goût de langouste, logés dans de grosses coquilles tubulaires, serrées les unes contre les autres et agglomérées sur les rochers ; c'est une forme géante des petits cônes qui forment des tapis rugueux sur nos rochers bretons .

Pour regagner l'Argentine, il fallait charger la voiture sur un bateau traversant un lac de montagne; à l'arrivée, une piste conduisait à la frontière Argentine, et nous allions retrouver notre pampa.

Mais une dernière épreuve nous attend : un orage démentiel fond sur nous. La piste est liquéfiée. Notre véhicule patine, puis s'enfonce paisiblement dans la boue ; ne s'arrêtant qu'au moment où le plancher de notre véhicule se pose que le sol ; les roues sont enlisées jusqu'aux moyeux.

Cela aurait pu être la fin ! Mais un soleil implacable réapparaît soudain, formant en une demie heure une croûte solide sur le sol dans lequel nous sommes incrustés.

Après une heure, c'est le miracle et un ange de la pampa fait son apparition, sous forme d'abord d'un point presque imperceptible à l'horizon; le point grossit et prend la forme d'un gaucho sur sa monture, suivi des sept chevaux de sa manade. Il nous salue brièvement ; sans un mot il prend une corde, l'attache à notre voiture et à sa selle. La voiture se retrouve sur ses roues ! C'est qu'en effet, dans toutes les zones désertes du monde la solidarité est la règle ; je l'ai constaté dans l'Himalaya, sur les mers, dans les déserts, et aujourd'hui dans la Pampa. Nous arrivons bientôt à un groupe de deux ou trois maisons qui s'appellent « Las Plumas ». Nous nous rassasions du classique « postre de vigilante » (dessert du policier), morceau de fromage recouvert de lait condensé; c'était la meilleure façon de retrouver notre moral, nous remontons directement à Buenos-Aires, l'esprit encore émerveillé par le souvenir des neiges éternelles, des lacs, de la côte pacifique, des volcans et des gauchos de la pampa.



Jeune nigérienne parée pour la fête